

Le rire du limule

Texte Christian Chavassieux. Mise en scène François Podetti. Roanne – Janvier à octobre 2008.

I

La salle est éclairée. Un bruit d'explosion retentit. La salle est soudain plongée dans le noir.
Lucifer entre par le fond de la salle, portant une lampe.

«Premier jour. Je reconnais la terre où je m'abîme. Elle a porté tant de mes rêves et de mes gammes. J'ai supplié de n'y pas tomber, parfois. Parfois, j'ai réclamé sa douce embrassade. Là, je m'enfonce. Ma prière au Maître a déclenché un rire de moquerie, et j'ai senti le froid soudain m'ensevelir. Je rentre dans le secret de la nuit. Depuis le sol humide, s'efface le dernier jour. Il fait un peu froid mais je suis sans frisson, ma peau nue durcit déjà. De l'extérieur, me viennent des parfums paludéens, des tintements de rainettes, des appels sauvages. Depuis ces profondeurs, je respire et médite. A la surface, les beautés sont tragiques, les hommes chevauchent des soleils, les femmes profèrent des incantations à la lune. Mais ici, le silence envahit ma tanière. Je me noie, j'inverse le temps, tout s'évanouit. Je suis dans l'éternel exil, depuis un temps inconcevable. Je suis vagissant, sous une arche de pierre. »

II

Trois hommes assis, face au public. Une femme debout en fond de scène. Encore invisible dans le noir.

Lui 1 : « Attendez, vous ne m'avez pas écouté, là... »

Lui 2 : « Mais si, mais si. »

Lui 3 : « C'est on ne peut plus clair ! »

Lui 1 : « Alors je vous écoute... »

Lui 2 : « Ecoutez.. »

Lui 3 : « Non, écoutez-moi... »

Lui 1 : « Alors ?»

Lui 2 : « Ecoutez, vous n'êtes pas sans ignor... »

Lui 3 : « Non pas ça, pas avec moi.»

Lui 1 : « Laissez-le parler... »

Lui 2 : « Oh ça va, j'ai compris ; moi je voulais dire... »

Lui 3 : « C'est la meilleure, celle-là ! »

Lui 2 : « Non, mais je vous en prie, écoutez-moi. »

Lui 1 : « Bon. Je crois qu'il faut recentrer le débat. »

Lui 3 : « En effet. »

Lui 2 : « Ah mais pardon, pas du tout, écoutez-moi... » etc.

La femme se met à hurler. L'éclairage la révèle soudain.

Les hommes, lancés dans l'échange devenu frénétique, poursuivent mais au ralenti et silencieusement.

Tandis qu'elle commence son monologue, ils se battent, toujours au ralenti et en silence, l'un d'eux tombera à terre, obligeant la femme à l'enjamber.

La femme, marchant vers l'avant-scène : « Quand nous nous sommes séparés, je n'ai pas pleuré. J'avais le cœur sec. Lui n'a pas pleuré non plus. Nous étions secs tous les deux. D'ailleurs, ce fut une rupture sèche. Ça a cédé comme une branche morte, en hiver. Tac, comme ça. Pas de pleurs, pas de pluie ; mais du gel, un amour mort de froid sec. Je n'ai pas souffert, j'étais anesthésiée. Lui ? Non. Pas l'impression. D'ailleurs, le froid venait de lui. Il le soufflait à chaque parole. *Tu as des façons*, il disait, *tu as des façons de dédaigner les autres, qui me font froid dans le dos*. Tu parles ! Je ne dédaigne personne. Ses amis m'ennuyaient, voilà tout. Ils m'emmerdaient. Ah, les soirées à parler politique ! Il refaisait l'économie comme on refait un match ou une guerre, comme on refait le monde. Je lui disais : « t'en as pas marre de refaire le monde ? » *Le monde ?* Il répondait, *le monde, ils l'ont défait, faut bien que quelqu'un le refasse !* Toujours une réplique, toujours une réponse... Une de ses phrases préférées, c'était : « C'est mon ex qui te paye pour m'emmerder ? » Mais j'avoue : il avait une façon de le dire qui me faisait rire –au début. Au temps des pêches, comme disent les marocains ; le beau temps des fruits à la peau de velours, juteux et clairs, ronds sous la main pleine. Quand les amoureux se tiennent chaud. »

Je ne dédaignais personne, non. C'est pas vrai. J'aime les gens. Je m'intéresse à eux. Ils m'ont toujours passionnée... Lui aussi, au début, je le trouvais intéressant, intelligent, subtil. C'est un mystère, ça : à la fin, tout ce qu'il disait me paraissait idiot. Est-ce que j'étais devenue plus intelligente, est-ce qu'il était devenu plus con ? Mystère... Je suppose qu'au début, on est tellement étonné qu'une personne s'intéresse à nous, que chacune de ses pensées paraît neuve et originale. Ça doit être ça. Les paroles de l'Autre ont l'attrait du regard neuf qui s'est posé sur nous. Parce que chaque parole nous est adressée. Ensuite, quand les mots reprennent leur fonction, quand l'Autre parle pour lui-même comme il l'a toujours fait, avant de nous connaître ; quand nos propres mots sont dirigés à nouveau vers nous, alors... C'est l'hiver. »

III

Lucifer, sur le torse duquel sont projetées des photos de corps de femmes.

« Troisième jour. Ma face enterrée grimace sous la contrainte du rêve. L'obscurité est agitée, troublée d'images. Et les images forment des regrets. Il y a ces beautés aux joues brunes avec leurs rires qui enivrent. Je sens encore sous mes doigts leur peau soyeuse ; je vois encore la nacre de leurs dents. Il me revient des épaisseurs de seins, des veloutés de ventres bombés, des respirations. J'ai tout savouré de ces joies tendues vers moi comme des présents, où sont-elles maintenant ? Qu'en reste-t-il ? Est-ce qu'un autre les goûte à ma place ? Sait-il les aimer comme je les ai aimées ? »

IV

Il y a un homme et deux femmes. L'homme est assis, ramassé sur lui-même, les deux femmes sont allongées. Tous les trois sont juchés sur une table.

Elle 1 se redresse brusquement : « Oh non, nonnonnon, ça ne suffira pas, j'étouffe là, il va me falloir, il me faut, il me faut un autre, autre chose, il me faut. Un truc. Il me faut un truc, des trucs avec des queues. Sinon. Sinon je vais étouffer. Des trucs. C'est ce que je. Des trucs avec des queues. Des trucs avec des queues ! Un petit singe ou un chien, une gerboise, un paon. Un kangourou ! »

Lui : « Infirmière ! »

Elle 2 : « Elle viendra pas. »

Elle 1 : « Elle a une queue de cheval ? »

Elle 2 : « Hein ? L'infirmière ? Non. »

Elle 1 : « Bon. » (un temps). « Ou alors un cheval, tout simplement. Un cheval ! Avec une belle queue. J'étouffe ! La fenêtre. » (Elle se précipite pour ouvrir. Elle ouvre, respire à pleins poumons) « Aaahh. J'étouffe mais moins. J'étouffe quand même. Ça me reprend ! Il faut que je tire sur une queue. J'aime trop trop ça. Faut que je. Aaah. »

Lui : « Infirmière ! »

Elles (1+2) : « Elle viendra pas. »

Elle 2 (à Elle 1, complice) : « Attends... » (à Lui) : « C'est moi, l'infirmière. »

Lui ne réagit pas. Il reste prostré.

Elle 1 : « Il ne te croit pas. Il est pas fou quand même... »

Elle 2 : « Il est pas fou... Pourquoi il est là, alors ? »

Elle 1 (agace, taquine et pince Lui) : « Alors ? T'es fou ? T'es pas fou ? »

Lui : « Infirmière ! »

Elles : « Elle viendra pas. »

Elle 1 (à Elle 2) : « Et toi, pourquoi t'es là ? »

Elle 2 : « Je souffre du syndrome d'illusion des sosies. Oui. C'est très rare. Ex-ce-ssi-ve-ment rare, ils ont dit. Le délire d'illusion des sosies consiste à considérer ses proches comme des sosies d'eux-mêmes. C'est très pénible pour tout le monde. Mon mari approche, il a beau me dire « mais chérie c'est moi » tintin, je suis persuadée que c'est son sosie. Très pénible, comme je disais. Alors, je viens me soigner ici. Et toi ? »

Elle 1 : « Moi ? Je suis ta sœur ! Non, je déconne... Moi, le docteur Amédée Super-Kraentz m'a dit de venir ici pour respirer. Ici, j'étouffe moins que chez moi où la seule bête à queue est un chat mort. Oh : un chat, c'est ça. Un chat. Un chat à neuf queues, voilà. Un chat à neuf queues c'est bien. Je prends une queue, une autre, je noue, encore une, je tresse, encore, je tresse, encore, je serre, je serre je serre je serre... Couic. Plus de chat. Il fait chaud, hein ? Les barreaux arrêtent l'air, on dirait pas. Une queue, bon dieu ! Ou je fais un malheur ! »

Lui : « Infirmière ! »

Elle 2 : « On t'a dit qu'elle viendra pas. 'm'énerve, çuilà. »

Elle 1 quitte la fenêtre pour revenir à Lui. Elle 2 les rejoint. Elles le caressent, le consolent.

Elle 1 : « T'es fou ? Hmm ? T'es fou ou t'es pas fou ? »

Elle 2 : « Allez, dis-nous pourquoi tu es là. Hmm ? »

Lui (chuchotant) : « J'ai donné le feu. »

Elles : Hein ? (l'une d'elles le secoue) : « Quoi ? »

Lui (plus clairement, mais plaintif) : « j'ai donné le feu. »

Elle 2 : « T'as mis le feu ? C'est un salaud de pyromane ! »

Lui (doux) : « Non, non. J'ai donné le feu aux hommes. » (Les femmes interloquées le laissent poursuivre). « J'étais vagissant, inculte, sous un suaire de ténèbres. Parfois, un glas résonnait entre les membres de la pierre. Ma muraille était percée de cris. La soif des humbles, leurs prières à la vie indifférait des nuées sans conscience. Retombées de ces cimes, la peur et la colère ne m'approchaient pas. Les apocalypses étaient arrêtées dehors, sous le ciel volatil. La voûte minérale qui fermait mon refuge jetait une arche de silence entre elles et moi. J'étais vagissant, lourd d'une paix tellurique. Depuis l'abîme, je respirais et méditais. Mes nuits étaient sans étoiles. Un matin, le Maître a délivré mes membres fossiles, m'a hissé droit la tête au dessus des arbres. J'ai contemplé la terre nouvelle et j'ai vu les hommes. Ils étaient nus et le Maître riait, le Maître promenait ses orages et ses hivers sur la peau des hommes grelottant, il attisait contre eux la colère des fauves et le venin des épines. Les hommes étaient sans griffes et sans lumière.

On ne m'a pas enseigné l'amour, je n'ai rien appris –jamais– de la morale ou de la bienveillance. Avant de voir le premier homme, je n'étais que vagissant, sous une arche de pierre. Mais le rire du Maître me blessait et la peur des hommes m'accablait. Alors, je me suis découvert miséricordieux. Tandis que le Maître continuait à rire des souffrances de ses créatures, je cherchais le moyen de les aider. Oui, j'étais décidé à trahir le Maître. Je l'ai fait. Ce jour-là, ce jour prodigieux. Dans la fournaise du soleil, j'ai plongé les deux bras en hurlant. Dans l'étréscillante brûlure de l'hydrogène en réaction j'ai puisé des ruisseaux de lumière. Sous la contrainte insupportable de cette fusion, le cal de mes mains s'est noirci, ma peau s'est couverte d'écailles, mes yeux ont pris cet éclat de rubis et mon torse enflammé a roussi, mon front illuminé s'est cuirassé d'un toron de corne. Charriant un essaim de braises, j'ai traversé l'immense courbe des zodiaques comme un météore, mon fardeau serré sur la poitrine. J'ai livré le feu aux hommes démunis. J'ai trahi le Maître. Je suis le révolté, le miséricordieux, le sacrifié, je suis le porteur de lumière, Lux fero, Lucifer. Je suis le Diable ! »

Elle 2 : « Et moi qui me croyais folle. »

Elle 1 se précipite sur Lui, ausculte son dos, palpe la colonne vertébrale, en bas.

Elle 2 : « Qu'est-ce que tu fais ? » Elle 1 : « Je cherche sa queue ! Je veux tirer le Diable par la queue ! »

Lui : « Infirmière ! »

Ils portent une table.

1 : « Pose, pose ! »

2 : « Attends, attends... »

1 : « Là, pose là »

2 : « Oui, non, attends... Pas là, là plutôt. »

1 : « Non non, là, là. »

2 : « Là ? »

1 : « Non, bon dieu. Là, je te dis ! »

2 : « Bon ben... Là ? »

1 : « Oui. »

Ils posent la table.

3 arrive.

1 : « On vous la met où ? »

3 : « Là. » (3 a désigné l'endroit où 2 voulait poser la table)

2 : « Ah ! »

1 : « Là ? »

3 : « Là. »

2 : « Là. Voilà. »

1 : « Bon. Là, alors. »

3 : « Oui. »

1 immobile. 2 empoigne la table : « Bon, tu y es ? »

1 : « Attends. Vous êtes sûr ? »

3 : « Comment, je suis sûr ? »

1 : « De le mettre là ? Vous êtes sûr ? »

3 : « Oui. Oui, je suis sûr. Posez-la là. Là, c'est bien. »

2 : « Oui, c'est bien là. »

1 : « Bon. » (il s'accroupit pour aider 2, hésite, puis se relève) « Attendez. »

3 : « Quoi ? »

1 : « Hier, on a déjà essayé, là. »

3 : « Non, c'était la semaine dernière. Hier, on l'avait mise là (il désigne un autre emplacement, à

peine plus loin.) Et ça n'allait pas. Vous avez bien vu que ça n'allait pas. »

1 soupire.

2 : « De toutes façons, on est payé pour ça. (il reprend sa position.) Allez. »

1 s'exécute. Ils posent la table à l'endroit indiqué.

3 : « Ok. Très bien. »

2+1 : « C'est bon, alors ? »

3 réfléchit.

1 : « C'est bon ? »

3 : « Oui. Oui, oui... »

2 : « On y va, alors. Bon ben... Au plaisir ? »

3 : « Oui, oui. Au plaisir... Merci, hein »

1 et 2 serrent la main de 3, puis s'en vont. 3 reste seul, dubitatif, tournant autour du table. Enfin, il hausse les épaules : « En plus, j'm'en fous ! »

VI

Un couple, de part et d'autre d'une table, assis. Une troisième chaise vide.

Aéropé est nerveuse. Face à elle, Atrée ouvre consciencieusement une boîte de jeu et sort les cartes, des pions, un plateau... qu'il dispose très lentement sur la table. Elle soupire.

Atrée : « Quelque chose ne va pas, ma chérie ? »

Aéropé : « Tout va bien, continue. Tu mets un temps pour déballer tout ça. »

Atrée : « Le temps ne respecte pas ce qui est... »

Aéropé : « ...fait sans lui, je sais. »

Atrée poursuit sa méticuleuse installation. C'est d'une lenteur à rendre fou un être normalement constitué. Exaspérée, Aéropé se lève et marche un peu. Elle regarde discrètement sa montre.

Atrée : « Il est en retard. »

Aéropé : « Ah ? C'est possible. » (Aéropé regarde sa montre de façon plus ostensible) « En effet, il est en retard. »

Atrée : « Ce n'est pas grave. C'est déjà très gentil à lui de venir jouer avec nous. »

Aéropé : « Tu as fini ? »

Atrée : « Presque, presque... Voilà. Tu prends quelle couleur ? »

Aéropé : « N'importe. Le rose. »

Atrée : « Moi, je vais prendre le jaune, il m'a dit que ça m'allait bien. Et puis, je vais utiliser les dés de l'autre fois, ils m'ont porté chance. Tu n'as rien contre, chérie ? »

Aéropé (distracte) : « Non, non. » (coup d'œil à la montre, elle retourne s'asseoir).

Aéropé et Atrée se regardent. Atrée sourit, ce qui agace Aéropé.

Aéropé : « Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? »

Atrée : « Et bien... Tu es resplendissante ce soir. Voilà. Je te trouve très belle. »

Aéropé (hausse les épaules) : « Qu'est-ce qu'il te prend ? »

Atrée: « Rien... »

Il fait rouler les dés. (Il déplace son pion, retire trois cartes) : « Je passe. Non, je contre ! » (il pose une carte sur le jeu) « Tu ne dis rien ? »

Aéropé : « Si si : Déjà ? »

Thyeste : « C'est préventif. »(à Aéropé) : « A toi. »

Aéropé : « On devrait attendre. Ce n'est pas poli de commencer sans lui. » mais elle jette les dés : « 6. » (Elle déplace le pion.) « Je prends... Euh ? »

Atrée : « Décidément ! Quatre cartes ! Quand tu fais un nombre supérieur à cinq tu multiplies ton chiffre par deux si c'est un nombre impair, par deux et demie s'il est pair, sauf si ton adversaire précédent a posé un sept de contre sur la case de Guignol : là tu retires le nombre de cartes données par les dés moins une. Moins une encore, puisque tu joues pour la première fois. Quatre ! Pas compliqué. »

Aéropé : « Je passe. »

Atrée, enthousiaste (il adore ce jeu): « A moi. » (il lance les dés). « Vingt-huit ! »

Aéropé écarquille les yeux, vérifie le chiffre des dés, s'enfonce dans sa chaise car c'est bien ça, et observe Atrée déplacer son pion avec un soin extrême, le positionnant sur chaque case d'une façon terriblement précise, soulignant le geste à chaque fois : « Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix. Onze. Douze. Treize. Quatorze. Quinze. Seize. Dix-sept. Dix-huit... »

Aéropé : « Allez ! »

Atrée : « Hein ? »

Aéropé : « Rien, continue, mais dépêche-toi. »

Atrée : « Je sais plus où j'en étais. »

Aéropé : « Dix-huit, là. Maintenant dix-neuf. »

Atrée : « Dix-neuf -heureusement que t'es là... Euh... »

Aéropé : « Vingt ! »

Atrée : « Vingt. Vingt-et-un. Vingt-deux. Vingt-trois. Vingt-quatre. Vingt-cinq... » (il s'interrompt)

Aéropé : « Quoi ? »

Atrée s'empare du règlement qu'il feuillette avidement : « Je me demande si, à 25, on n'a pas le droit, quand on tombe sur la case Raspoutine, de rejouer... »

Aéropé : « Oh non. »

Atrée : « Bon, je continue alors, hein ? »

Aéropé : « Ecoute, tu ne veux pas attendre ton copain ? Il aime bien jouer, lui. »

Atrée : « Ça va le faire venir. Euh... »

Aéropé, sur un ton patient : « Vingt-six... »

Atrée : « Vingt-six. Vingt-sept. Vingt-huit ! » (soupir de soulagement d'Aéropé). « Voilà. Je retire onze cartes. Un. Deux. Trois. Quatre. » (toujours d'une lenteur exaspérante) « Cinq. Six. Sept. » (Aéropé ronge son frein, n'ose plus intervenir de peur que ce ne soit encore plus long) « Huit. Neuf. Dix. Onze. » (il choisit et abat une carte) « Diablerie ! »

Aéropé : « Voilà : Diablerie. T'es content ? Pose ta question. »

Atrée : « Attention, si je la pose, tu ne pourras pas contrer *après*. Tu seras obligé de répondre. »
(Aéropé hausse les épaules)

Atrée : « Est-ce que tu m'aimes encore ? »

Aéropé : « C'est une question idiote. »

Atrée : « J'en étais sûr. »

Aéropé « Quoi ? »

Atrée « Toutes les fois c'est pareil, tu essaies de te défiler. »

Aéropé : « Mais pas du tout. Je vais te répondre. Il me reste encore assez de l'amour que je t'ai donné. Ça te va ? »

Atrée est absolument immobile. Elle et lui se fixent du regard, comme par défi.

Aéropé lance les dés : « Trois » (elle déplace le pion). « J'ai droit à deux cartes » (elle pioche).
« Diablerie ! »

Atrée : « J'ai des tonnes de contres ! Une veine de cocu, moi, ce soir. A moi : Trois ! » (il pousse le pion). « Pas besoin de cartes ; j'ai une réserve incroyable : Diablerie ! Est-ce que tu m'as déjà trompé ? »

Aéropé : « Holàlà, mais tu as de ces questions. Tu ne veux pas qu'on attende ton copain ? »

Atrée : « Tu ne veux pas répondre ? »

Aéropé : « Si si : Oui. »

Atrée : « Oui... »

Aéropé : « C'est la réponse. »

Atrée, sans sourciller : « A toi de jouer. »

Aéropé : « Ce jeu... Tu as écouté ce que j'ai dit ? » (mais Atrée ne réagit pas, attend qu'Aéropé lance les dés. Elle les jette d'un air dégoûté). Atrée : « Treize ! Porte-bonheur. »

Atrée déplace le pion à la place de sa femme. Atrée : « Tiens, sept cartes. » (il les prend, les lui tend). « Alors ? »

Aéropé : « Je ne sais pas. Je n'ai pas envie. »

Atrée : « Regarde au moins tes cartes. Tu fais quoi, maintenant ? »

Elle pose les cartes sans les regarder.

Aéropé : « J'arrête. »

Atrée : « Pas moi. Avec la chance que j'ai. Pas besoin de pioche, j'ai un jeu d'enfer. » (Il jette une carte sur la table). « Diablerie ! »

Aéropé : « Je t'en prie. »

Atrée : « A ton avis, est-ce que je connais ta couleur préférée ? »

Aéropé : « Je ne sais pas. »

Atrée : « Le parme. » (il abat une autre carte). « A ton avis, est-ce que je connais ton film préféré ? »

Aéropé ne répond pas.

Atrée : « *Le patient anglais*. » (il abat une carte) « Ta chanson préférée ? »

Aéropé : « Tu crois... Non mais tu crois que je vais te laisser me. Non mais qu'est-ce que tu crois ? »

Atrée : « Hein ? »

Aéropé : « J'ai horreur de ce jeu ! Je comprends rien à son règlement ! Je ne sais jamais quand il

faut mentir ou dire la vérité ! »

Atrée : « Mais ? On a révisé tout le mois dernier pour être au point : on dit la vérité toutes les six cases, à condition de tomber sur un nombre entier. C'est incroyable que tu ne sois pas capable d'assimiler un truc aussi simple, bon sang de caboche de fer ! »

Aéropé : « Pourquoi on ne joue jamais à mon jeu. Pourquoi ? »

Atrée : « Il est mauvais, on s'ennuie. »

Aréopé : « C'est un jeu très intelligent, très subtil, très instructif. Et les règles sont simples, au moins. »

Atrée : « Ah oui, d'accord : Toutes les deux cases, pioche. Toc toc, pioche. Toc toc, pioche. Pas compliqué c'est sûr. Tu pioches : Oh, une dissertation ? Quelle surprise ! Sujet : *En quoi la connaissance du vrai est-elle indissociable du renoncement aux biens incertains, chez Spinoza ?* Simple, en effet. »

Aéropé : « C'est ce que je disais : un jeu très instructif. »

Atrée : « Mais qui peut avoir envie de s'amuser en dissertant sur Spinoza ou... ou... »

Aéropé : « Lucrèce. »

Atrée : « Oui, Lucrèce, l'autre là. »

Ils plongent dans une soudaine bouderie.

Atrée : « Au fait, tout à l'heure, tu étais sur quelle case ? »

Aéropé « Hmm ? »

Atrée : « Tu mentais ou tu disais la vérité ? »

Aéropé : « A quel propos ? »

Atrée : « A propos. A propos de... Truc, là. Ce que je t'ai demandé, quoi. »

Aéropé : « Quand tu m'as demandé si je t'aimais encore ? »

Atrée : « Non, pas là. Là, c'était une fausse question, puisque j'étais sur la case *Chantier du pont de Millau*. Non, je te parle de la question posée quand j'étais sur la case *Théorème de Fermat*. »

Aéropé : « Infernal. C'est infernal, ce jeu. »

Atrée « Ehé, d'où le nom. Alors ? »

Aéropé : « Je ne sais plus, moi. Je me souviens que je t'ai menti une fois, et que je t'ai dit la vérité une fois. »

Thyeste entre : « Salut. »

Les deux partenaires paraissent intimidés.

Atrée : « Salut. »

Aéropé : « Bonjour. »

Thyeste reste debout. Il observe le plateau de jeu : « Vous avez commencé sans moi ? »

Atrée bredouille : « Oui, enfin, on s'est dit *ça va le faire venir*. C'était un tour de chauffe, en quelque sorte. »

Thyeste : « Hmm. Ouais. » (il tourne autour d'eux) « Qui gagnait ? »

Atrée : « Personne. Enfin, oui, non, personne. Je te dis : on passait le temps. »

Thyeste, toujours debout : « Hmm. Personne ne gagnait, hein ? »

Atrée : « Personne. On jouait en t'attendant. C'est tout. »

Thyeste : « Hmm. »

Aéropé (à Atrée) : « Je t'avais dit que ce n'était pas poli de commencer sans lui. (à Thyeste) : Je lui avais dit, mais il a voulu jouer. »

Thyeste : « Oui. Bien sûr. Commencer le jeu sans moi. Un jeu qui se joue obligatoirement à trois. Le jouer à deux. Bien sûr. (à Atrée) : Ce n'est pas trop difficile ? »

Atrée : « Mais... Je vous l'ai dit, on voulait juste... »

Aéropé : « Toi, tu voulais. Moi, j'ai dit d'attendre. »

Thyeste : « Il fallait m'attendre. Tu ne m'as pas attendu. »

Atrée : « Mais si, voyons. (il range précipitamment les cartes) Regardez, on recommence, rien de plus simple, on va vraiment jouer maintenant, hop. »

Thyeste : « Tu pensais que ça pourrait durer toujours, que je n'arriverais pas, tôt ou tard ? Tu pensais que vous pourriez jouer à deux comme ça, éternellement ? »

Atrée : « Mais non, voyons, je savais bien. On vous attendait. »

Aéropé : « Ne me mêle pas à ça. Moi, je voulais attendre. »

Thyeste : « Hmm... Vous ne trompez personne. Vous pouvez continuer à jouer sans moi, va. Vous pouvez. Je reviens en fin de partie, toujours. Ne m'attendez pas, jouissez de votre temps (il s'apprête à repartir). Je lance les dés en dernier. » (Il revient sur ses pas et lance les dés, puis déplace un pion)
Le couple se penche sur le jeu.

Atrée : « Je ne connaissais pas cette case. »

Aéropé : « Ça alors, jamais vue. »

Thyeste s'éloigne : « Continuez, je vous en prie. Continuez à jouer. Je reviendrai. »

Aéropé : « Mais cette case ? Il faut faire quoi ? »

Thyeste : « Continuez. Vous avez le temps. Amusez-vous. N'y pensez plus, allez. A un de ces jours. » (il s'en va)

Atrée : « Il était vexé, non ? »

Aéropé : « Peut-être. On arrête, on joue à mon jeu plutôt ? »

Atrée : « Pour te faire plaisir. Un petit moment, alors. »

Aéropé : « Chic ! Merci. »

(ils rangent l'ancien, installent le nouveau). Atrée déplace son pion de deux cases.

Aéropé : « Pioche. »

Atrée tire une carte (soupir) : « Que signifie précisément, dans l'esprit de Lucrèce, le mot *religio* dans la phrase : *Tantum religio potuit suadere malorum...* »

Aéropé applaudit, ravie : « Hi hi, ce qu'on s'amuse ! »

VII

Un adulte (homme ou femme) emmène son enfant (garçon ou fille) au cirque.
Ils s'installent.

L'enfant : « Je peux avoir des cacahouètes ? »

L'adulte « Bien entendu. Je vais demander. Tu es bien installé(e) ? »

L'enfant : « Oui, mais je veux des cacahouètes. »

Simultanément, c'est la grande parade ! Tous les comédiens déboulent, jonglent et grimacent, et roulent, sautent, et montent à cheval, et voltigent et domptent des fauves et crachent du feu et lancent des couteaux.

L'adulte tente de se faire entendre : « Quelqu'un vend des cacahouètes ici ? Est-ce que quelqu'un a des cacahouètes à vendre ? A qui dois-je m'adresser ? S'il vous plaît ? »

Un monsieur loyal, au milieu du carnaval, présente le spectacle :

« Mesdames messieurs, la troupe patafiolante du cirque Rouletard vous accueille sous son chapiteau bédouin à structure anodisée ! Les artistes de notre cirque vont risquer leur vie pour provoquer en vous l'onde de plaisir équivoque qui remue les entrailles des pervers et des voyeurs devant le spectacle de la mort possible ! Nous avons tout tenté pour faire dévorer nos dompteurs, tomber nos trapézistes, noyer nos naïades, rien n'y fait : ils résistent, ils survivent, de ville en ville, de trou en trou, de hameau en village, ils paradedent toujours ! Mais peut-être... peut-être que ce soir, avec un peu de chance, le lanceur de couteaux aura picolé, peut-être que les lions auront faim, peut-être que la corde du funambule cédera, que la scie du magicien fonctionnera, qui sait ? Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, mieux qu'à la télé, voici les artistes déments du cirque Rouletard ! Et tout d'abord, élevée au lait de koala dans une famille d'aborigènes à la suite du naufrage de ses parents, issus de la meilleure société anglaise, sur les côtes australiennes : la fameuse Carmilla Koala et ses babouins alcooliques ! »

L'adulte « Oui mais... je voudrais des cacahouètes moi. »

Loyal pousse une femme au devant des autres. Elle claque des mains : surgissent deux singes, qui

viennent à ses pieds, quémander quelque chose. Elle débouche deux bouteilles et leur tend. Ils avalent le contenu cul-sec. Elle recommence. Idem. Les singes sont complètement soûls.

L'enfant : « Si j'avais des cahouètes, j'en aurais donné aux singes. »

(L'adulte semble foudroyé par la dompteuse, et reste bouche bée en l'observant)

Ensuite, Carmilla fait faire aux singes des acrobaties ridicules, de plus en plus humiliantes, avec une satisfaction sadique évidente. A chaque tour, en récompense, elle leur redonne un petit coup à boire. Elle annonce chaque tour : « Le vélo en pente ! », « Le pont de Tancarville ! », « Le combat de boxe ! », etc. enfin elle clame : « les singes sodomites ! » Monsieur Loyal interrompt alors le spectacle, repousse dompteuse et singes, puis choisit une autre exhibition. (L'enfant applaudit, mais l'adulte s'est levé, fasciné, pour s'approcher de Carmilla Koala). Pendant ce temps, monsieur Loyal poursuit :

« Merci d'applaudir ce numéro incroyable : Carmilla Koala et ses babouins alcooliques. A présent, du mystère, de la magie, du suspense, avec Nixtman, scientifique dont l'expérience d'exposition au rayon paralysant a mal tourné, Nixtman, l'homme capable de dire non sans qu'on le sache ! » M. Loyal accroche un type dans la foule et le pousse à l'avant-scène. Le type hésite, mais comme M. Loyal insiste : « Nixtman, l'homme qui dit non sans que ça se voit, mesdames et messieurs ! », Nixtman s'exécute. Pirouette avant, bras écartés, roulement de tambour. M. Loyal lit une fiche : « Nixtman, êtes-vous d'accord avec le fichage génétique généralisé ? » (Nixtman parfaitement immobile, visage absolument inexpressif). M. Loyal : « On applaudit bien fort ! » M. Loyal saisit une nouvelle fiche. « Nixtman, écoutez-moi bien : Croyez-vous que la solution à un problème est de poser un nouveau problème ? » (Nixtman rigoureusement tétanisé). M. Loyal : « Excellent ! Il est très fort. On applaudit. Et attention, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, maintenant, le *non* de la mort ! Nixtman, Nixtman, concentrez-vous, attention, ça va aller très vite : Etes-vous d'accord pour renoncer à la liberté d'expression ? » (Nixtman, pose un pied en avant, écarte les bras, présente un visage totalement neutre). M. Loyal : « Bravo ! Pas un rictus, pas un hochement de tête, pas la moindre petite lueur de protestation visible. Décidément, Nixtman est au mieux de sa forme ce soir ! Bravo ! Nixtman, Nixtman, comment faites-vous ? » Nixtman, modeste : « Oh, vous savez, tout le monde en fait autant... » M. Loyal : « Merci Nixtman », Tellement d'attractions ce soir, mesdames messieurs, j'ai l'embarras du choix... »

Tandis que Loyal cherche une nouvelle attraction, un type dans la foule se met à chanter, mais il est bousculé par un autre qui reprend l'air puis par une fille qui reprend du début, peut-être aidée par d'autres qui ensemble forment un numéro genre Blue Belle. L'agitation cesse, on écoute.

*Oh dis dis dis, qu'il est joli
Ton petit petit paradis
Avec tous ses zoiseaux, ses sauterelles et ses radis
(Comme il est beau)*

[Avec Eve, tout est permis
Tu peux jouer à touche-pipi
Mais les chameaux ne veulent pas de la zoophilie
(Que c'est ballot)]

ce couplet n'a pas été chanté dans la version roannaise, pour un problème de longueur.

*Quand tu tu tu t'en iras
Dis-toi que tu regretteras
Tous les zébus, les baobabs et les grands sassafras
(Comme c'était beau)*

*Et le jour que tu t'es barré,
Les anges se sont bien marrés
Toute la création s'est dit que tu avais foiré
(Ton seul boulot)*

*Mais tu tu tu, tu t'en fous
Maintenant l'enfer est partout
Dans la mer, sur la terre, dans l'air et dans chacun de nous
(C'est ça l'plus beau)*

(Pendant ce temps, Loyal a enfin trouvé son attraction)

« Ah ! Et voici pour votre plaisir le plus équivoque, Adam Nemo, le funambule du futur, Adam Nemo, c'est à vous. Sous vos applaudissements » (Adam applaudit). Loyal : « mais pas vous, imbécile : le public. »

Tandis qu'Adam Nemo tente de marcher sur son fil, sans arrêt contrarié par les mouvements des autres, l'Adulte et la dompteuse s'écartent du groupe. De temps en temps, on entend l'enfant : « Je

veux des cahouètes ! », mais personne n'y prête plus attention.

Pendant ce temps, l'adulte s'est agenouillé contre la dompteuse (elle lui a peut-être proposé à boire, il a sûrement refusé). Derrière, Adam Nemo s'est cassé la figure. Loyal, catastrophé, arrête le cirque et organise les secours. On emmène le funambule. Loyal invective l'enfant : « T'es content, hein ? T'es content ? Tu l'as eu, ton accident, hein ? Salopard ! » L'enfant pleure : « Je veux des cahouètes ! »

L'Adulte et la dompteuse sont dans un autre monde. L'Adulte s'est blotti contre elle, qui lui caresse les cheveux tendrement. La compagnie du cirque a disparu. L'enfant reste seul dans son coin. Il approche du couple, tire la manche de l'Adulte qui le dédaigne, le repousse éventuellement. Serre plus fort la dompteuse.

L'Adulte : « Si vous saviez... » (Elle ne dit rien.) « Maintenant que tous mes jours sont révolus, j'en regarde la trace. Si vous saviez quelle fatigue. Si vous saviez quelle nausée. De toute ma vie, ne me reste que le souvenir d'une confusion. »

La dompteuse : « Une confusion ? »

L'Adulte : « Il me semble. Une confusion de couleurs. Pour chaque âge, une couleur. Des ocres, des roses nacrés, du vert, du bleu. Des rehauts de teintes scintillantes et des plongées nocturnes. Et de toutes ces couleurs mêlées, quand je vois ma vie passée, est issu un gris uniforme. Plus rien ne se détache. Aucun âge n'apparaît plus fade ou brûlant qu'un autre. Un gris continu, depuis la naissance. »

La dompteuse : « Vous vouliez autre chose ? Vous vouliez mieux ? »

L'Adulte : « Bien sûr. Un éclat, une explosion, une irradiation qui aurait éclairé tout le reste. Une dominante au moins, de rouge ou de blanc, qu'importe. »

La dompteuse : « Ce n'est pourtant pas si mal le gris, et toutes les nuances de ce gris. Etiez-vous préparé à cette incroyable épreuve qu'est la vie ? Non. Vous avez surgi, l'un après l'autre du néant, et puis, confrontés à cette lumière, à ce tout –à l'humanité même pour qui, quelques minutes auparavant, vous n'étiez rien encore– il vous a fallu vivre. Et finalement, voyez-vous, considérant l'énormité du défi, vous vous en êtes plutôt bien sortis, non ? »

Lui : « Il m'a manqué quelque chose, pourtant. »

Elle : « J'imagine : de l'amour ? »

Lui : « J'en ai donné, j'en ai reçu. J'ai eu ma part, je crois. Non, il m'a manqué un peu de force. »

L'enfant surgit brusquement, les bouscule, les sépare : « Un peu de force ? Pleurnichard ! Comme si c'était une question de force, ou de volonté ! Ou de caractère ! Tu crois qu'avec de la force on évite les accidents, les maladies, les catastrophes ? Tu n'y peux rien, pantin, bouffon, ce qui arrive, arrive, et quand on ne distribue plus de cahouètes au milieu du grand cirque, toutes tes forces et ta volonté, et ton caractère n'y changeront rien ! »

La dompteuse : « Qu'est-ce qu'elle est mal élevée, celle-là. »

VIII

« Sixième jour. Avant cela, vous m'avez rencontré, rencontré mille fois, et oublié toujours. Vous ne savez pas celui que j'étais, vous auriez pu. Il vit à la surface encore, cet autre que j'étais, il circule au milieu des vivants. Je perçois ses rires inconsolables, je devine son trouble, sa joie quand il se sent vivre. J'entends ses pas qui déambulent au-dessus de moi. Comme tous, il tente de m'oublier, de ne pas me comprendre. Que fait-il ? A quoi songe-t-il ? Il jouit de sa patience, de son exil dans la foule. Il sait qu'il est déjà moi, déjà enterré et oublié, serré et sec et plein comme une graine. »

IX

Une femme debout sur une table, projections de visages et de paysages sur elle. Le texte avait été écrit pour un homme.

« Je tiens. Je t. Han – han - han. Ça va mieux. Je tiens. La voix de. La voix - de ma douce (mon amour). Oh les couleurs... ça va ça va.

Je tiens.

Pas parler, c'est pas. Han. La peine – de parler. Peux pas parl. Mais ces couleurs ? Oh mes enfants je jar-dine il y a le soleil on joue à cache-cache avec ma sœur c'est toi ? Tu es là ? la lumière à travers l'arrosage et ma douce (mon amour) quand tu veux tu es belle (superbe) tu sais quand tu ris en passant sous le jet d'eau les enfants Livia qui rigole oh la voilà qui pleure ah bon elle pleure pourquoi elle pleure ah tu t'es fait mal fais voir montre à papa (maman) où tu t'es fait mal ah tu t'es piquée sur la rose là c'est rien viens papa (maman) fait un bisou sur le bobo lààà voilà tu vois ? oh ces couleurs c'est - de l'or non ? On dirait de l'or ça par exemple de l'or ici – han– Aïe. Je vais. Je tiens. Ça va aller. J'y vais tranquille. Il y va tranquille hein. Oui je recule fais gaffe derrière Paulo mais fais gaffe oui j'y vais tranquille. T'en fais pas mais qu'est-ce que. Qu'est-ce que ? De l'or sous ma langue ! de l'or chéri(e) ! rigole pas puisque je te. Je te dis. C'est la couleur de tes yeux tu sais j'ai toujours aimé l'or dans tes yeux ou le so. – Le soleil dans tes yeux on court dans l'herbe tu joues avec les enfants j'aime quand tu n'es pas sérieuse(x) Nicolas rend la poupée à ta sœur. Hmm il fait bon on est bien je. Han. La chambre - et toi et moi quelle paix - endormis ensemble rien ne bouge. C'est la première fois nous deux - et on sait pas, on sait pas trop on n'ose pas se regarder on n'ose pas - on est juste bien – je me suis endormi(e) à côté de toi – j'ouvre les – yeux j'ouvre les yeux -ton visage fermé sur un sourire doux - le soleil enflamme ta chevelure répandue (s'arrondit sur ton épaule). Je regarde mieux il y a le long de chaque mèche (tes muscles) des millions de couleurs des couleurs qui changent à chaque seconde tu t'es endormi(e) en souriant finalement tu m'as toujours souri(e) c'est vrai - et tout le monde aussi - tout le monde tourné vers moi chaque visage tourné vers moi un sourire un sourire gentil la- la vie ça devrait - c'est ça ma vie j'ai vécu comme ça j'ai toujou. Toujours été heureux(se) depuis tout petit aimé(e) par mes parents aimé(e) par mes frères – mes soeurs – par toutes les femmes (tous les hommes) aimé(e) aimé(e) par mes enfants c'était pas – pas trop difficile comme vie je peux partir tranquille c'était bien d'être aimé(e) comme ça. C'était bien -je -Han- je suis content(e) d'être venu(e) – j'avais un peu peur. Peur au début. Peur mais finalement je suis content(e) d'être passé(e) par là – j'ai tellement été aimé(e) – tellement aimé(e). Oh mais cet or c'est vraiment... même sur les arbres je comprends pas oh – ils sont là ! Vous êtes là ? Papa maman ? Danielle ? Tonton Fernand ? Et toi – Oh : Sylvie (Julien) ! Mince ! Tu es toujours aussi jolie (beau) c'est gentil à toi – gentil à tous d'être

là. Je vais. Je ne. Je vais partir il paraît Sylvie (Julien) tiens - tiens, ma main, merci. Non, je pars pas encore je voudrais souffler un peu souffler – aïe– non c'est rien des fois ça fait mal, mais - ça va. Oui je disais : comme j'ai été aimé(e) et ça c'est bien. A la fin on se rend compte comme c'est bien d'avoir été aimé(e). Et puis de ne. de ne pas avoir. de n'avoir pas fait de mal. Je n'ai fait de mal à personne je crois. Oh j'espère. A qui ai-je fait du mal ? à machin là ce(tte) gamin(e) à l'école que j'ai martyrisé(e) je crois oui – je m'en veux maintenant. Mais – tiens, oh te voilà, toi ? - C'est gentil de me sourire comme ça, après ce que. Tu ne m'en veux pas. C'est gentil, ce n'était pas si grave alors ? Bon. Bon. Avoir fait du mal je m'en voudrais. A mes enfants jamais, pas un mot, pas un geste, pas une blessure d'amour propre. Enfin j'ai essayé j'ai essayé mes enfants de ne pas vous blesser mais peut-être maintenant je me dis j'aurais pu faire mieux mais il ne. J'aurais aimé avant de partir. Vous embrasser. Mais je ne suis pas encore parti(e). J'ai le temps. Demain. Sur le seuil. Sans valise à la main. Tourné(e) vers vous. Mes enfants qui me sourient. Avant de partir je vous embrasserai fort, je n'oserai pas vous dire je t'aime, je vous respirerai – je vous respirerai comme on respire un jardin – j'aurai moins peur. J'espère qu'on ne vous fera jamais souffrir, que vous recevrez de la bonté en réponse de vos actes. De la bonté. Je l'espère de tout cœur. Parfois, j'ai puisé dans vos sourires l'énergie dont j'avais besoin - pour un jour - de plus. Debout soldat, en avant, remets-toi en marche – un jour encore. Vous m'avez fait naître si souvent... Quels miracles vous avez accomplis ! Je vous dis adieu. Bientôt, je serai un vide de plus dans le grand néant. Il ne restera rien de moi. C'est bien ainsi, je consens - à cette absence finale. Oh : il est possible - à la faveur d'une chanson ou d'une lumière particulière- il est possible que vous repensiez à moi. C'est bien. C'est suffisant.

Maintenant, je vais attendre, il faut que je me repose - un peu je suis content que vous soyez là, tous. On va attendre ensemble vous avez le temps ? Bon. Alors, on attend. Et puis il faudra que je m'en aille. »

X

3 entre sur scène, d'un bon pas. 2 et 1 arrivent à sa suite. Ils étaient en pleine discussion, que 2 concluait par : « Moi tu sais, pourvu qu'on me paye... » puis ils font silence, devant l'air revêché de 3.

3 désigne la table, posée là plus tôt.

2 et 1 soulèvent le meuble. 3 leur fait signe de le suivre : « Par là. »

les déménageurs s'exécutent.

2 : « Moi, pourvu que je sois payé... »

1 : « Ta gueule. »

Ils sortent de scène par le côté opposé de leur entrée.

XII

Un écran. Une diapo projette un titre : « Colloque : Limule, notre ami. »

Trois personnages prennent place.

(pendant la discussion, défilent des photos de limule errant dans des lieux improbables).

Samy : « Bonsoir à toutes et à tous. Bienvenue en ce quinzième congrès consacré au limule. Un anniversaire important, qui nous permet de rendre hommage à Sébastien Chambost, fondateur de la limulologie, et sans qui nous ne serions sans doute pas là. Qu'en pensez-vous, monsieur Demaitre ? »

Demaitre : « Rien. Je peux y aller ? »

Samy : « Oui. »

Demaitre s'en va.

Samy : « Je me tourne donc vers vous, Nicole Rieu. Et je vous demanderais de ne pas chanter. Que pouvez-vous nous apprendre sur le limule qu'on ne sache déjà ? »

Nicole : « Le poète disait : *Ô limule, limule*, et je dois dire qu'en effet. »

Samy (savourant) : « Oui. Oui, c'est assez juste. Continuez. »

Nicole : « Autant le dire tout de suite : je n'aime pas les limules. »

Samy : « Je crois que nous sommes nombreux dans ce cas, Nicole, malheureusement. »

Demaitre réapparaît : « Je pensais à un truc, là : vous savez que le limule remonte à la plus haute antiquité, quand même ? »

Samy, agacé : « Oui oui, nous savons. Bien. Nicole, je vous écoute. *Nous* vous écoutons... »

Nicole : « Merci. Certains de mes respectés collègues n'hésiteraient pas à dire que le limule remonte à la plus haute antiquité » (elle pouffe)

Samy : « Oui, ce qu'il ne faut pas entendre, n'est-ce pas ? »

Nicole : « Hein ? On entend de ces trucs ? Bref. Je dirais pour ma part que le limule est foutrement vieux. »

Samy : « Il fallait avoir le courage de le dire, Nicole. »

Nicole : « Le limule est une créature plus ancienne que les dinosaures. Fabriquée selon les critères approximatifs de l'époque, elle rampe sur les sols mouillés sans prêter attention à rien depuis des centaines de millions d'années. Le limule est une insulte à la course de compétition à laquelle se livrent les autres espèces. »

Demaitre revient : « Et depuis tout ce temps, nous considérons avec rien moins que de l'indifférence teintée de dédain cette créature au faciès obtus, à la mine revêche. »

Samy : « On sait, on sait. Je vous en prie, Nicole, poursuivez, c'est passionnant »

Nicole : « Sa couleur terne, qui hésite entre la bouse durcie et la noisette moisie, ses formes, qui causent chez l'homme l'ennui généralement provoqué par l'examen d'une motte de beurre, ses pattes petites et frêles, incapables de le dresser à plus de trois centimètres au dessus du limon, ses yeux presque aveugles, sa surdité avérée, sa lenteur et son caractère désespérément égal, l'ont éloigné durablement des élans lyriques qu'inspirent le lion et l'aigle. »

Demaitre : « Ou la loutre de mer. » (il revient s'asseoir)

Nicole : « Le limule est fade jusqu'au génie, antipathique et accessoire, son humilité dépasse les standards admis, sa vie sexuelle est pathétiquement fugace et aussi peu exaltante que possible. »

Samy : « C'est vrai. On dit : discret comme un limule. »

Nicole : « Oui. Contrairement à l'homme, le limule n'a jamais tenté de s'élever dans la chaîne alimentaire, il ne s'est jamais préoccupé de se hisser au-dessus des mollusques qui l'entourent ; aucun croc, aucune griffe, aucun venin n'est venu contrarier son naturel placide, son cerveau chétif n'a généré aucune stratégie de conquête ; le limule n'ambitionne pas de changer sa nature. Tandis que la création entière combat et se déchire, le limule vague et se tait. »

Demaitre, pensif, répète : « Le limule vaque et se tait... C'est beau ce que vous dites. »

Nicole : « Cette bonhomie insupportable aux yeux de l'homme, et qui lui a presque valu de disparaître, force l'admiration... »

(Ils sont interrompus : dans la salle, les déménageurs font irruption, toujours portant leur table, interrogeant leur employeur « Là ? », « un peu plus loin ? » etc. Les déménageurs finissent par repartir)

Samy : « Pour résumer, Nicole, je vous rejoins pour dire que le limule ne séduit pas. »

Nicole va parler mais Demaitre s'impose : « En ce qui me concerne, je n'ai entrepris son étude que contraint et forcé par une administration vétilleuse, qui souhaitait ne rien négliger de l'éventail du vivant. Moi, je voulais étudier le polatouche, mais bon. Mes supérieurs m'ont désigné, alors... »

Nicole : « Je crois en effet qu'aujourd'hui, à l'heure d'internet... »

Demaitre : « J'ai passé des années, la plante des pieds écorchée par les récifs, la nuque brûlée par le soleil, penché sur cet animal ingrat, qui dédaigne les caresses, n'écoute aucun ordre –incapable de ramener une pantoufle, par exemple. J'ai passé des années. Des années. »

Samy : « Nicole, vous vouliez ajouter quelque chose ? »

Nicole : « Pour ma part... »

Demaitre : « Après toutes ces années, je n'ai rien appris sur cette créature insignifiante. Le limule n'est pas plus vecteur de découverte biologique qu'il n'est l'emblème d'un pays, qu'il ne relève un plat d'endives ou que sa réduction ne produit de poudre aphrodisiaque. Il ne transporte aucun courant électrique ; ne chante pas, n'exécute aucune parade amoureuse ; posé sur une couverture écossaise, il ne s'essaie pas au mimétisme : le limule n'est pas excitant. »

Nicole : « C'est ce que je disais : le limule est une sorte de paroxysme de l'innocuité. Son absence d'influence s'étend à tout, y compris à l'art, pourtant gourmand de paradoxes et d'antithèses. »

Samy, prenant ses notes : « Ah pardon, j'ai tout de même débusqué une allusion au limule. Nous la devons à Victor Hugo »

Nicole : « Hugo, bien sûr. »

Samy : « Dans un brouillon des « travailleurs de la mer », le génial auteur avait écrit : *Lethierry marcha sur un limule. Ça allait être une sacrée journée !* Malheureusement, l'écrivain renonça à intégrer cette fulgurance poétique dans la version définitive de son hommage à Guernesay. »

Demaitre, songeur : « Et c'est ainsi que le limule rata sa première et unique apparition dans la littérature. »

Samy : « On trouve également un proverbe assyrien, comparant la vanité des rois aux excréments du limule, mais la traduction est encore contestée de nos jours, et certains spécialistes refusent de voir dans le *alluki yatal spashuit* assyrien, le mot *limule*. Je ne saurais les contredire, et nous devons en rester là, pour ce qui est de l'apport plus que modeste du limule dans la pensée humaine. »

Nicole : « C'est à se demander ce que nous faisons là. »

Demaitre : « Des années... »

Samy : « Voici donc, chers auditeurs, l'édifiante histoire d'une créature dont la présence est négligeable, l'existence absurde, l'avenir assuré mais dépourvu de gloire, et dont le présent est la répétition *ad nauseam* du passé. »

Nicole : « Et oui. Voilà. Voilà, voilà... »

Demaitre, debout à nouveau : « Vous êtes contents, hein ? J'espère que mes supérieurs sont satisfaits du résultat ! Des années, des années... Seul sur la côté pacifique à bouffer la spécialité locale : le varech frit, à attendre que ces bestioles se déplacent, s'accouplent, se nourrissent... Des années, le dos tourné au continent, où d'accortes jeunes femmes riaient de voir un blanc virer au cramoisi. Des années... On est là, à parler d'un truc dont tout le monde se fout. Et pendant ce temps, cette sorte de machin préhistorique continue de glander au bord de la mer, sous un soleil éternel, la nourriture à portée de mandibules, dans la parfaite inconscience de son inutilité sur terre. Merde, merde... »

Samy : « Calmez-vous. »

Nicole : « Cela dit, j'ai connu un limule qui était très bien, hein. Il ne faut pas généraliser. »

Samy : « Ah bon ? »

Nicole : « Oui. Un vieux limule, à l'opposé de ses congénères, un peu philosophe, un peu... »

Demaitre, à Samy : « Je peux l'étrangler ? »

Samy hausse les épaules : « Mais vite, alors. »

Demaitre entreprend d'étrangler Nicole. Samy reconnaît quelqu'un dans le public et le rejoint. Quand Nicole gît inerte, sur son fauteuil, les déménageurs viennent récupérer le corps, et Demaitre leur indique la sortie : « Par là »

Un déménageur : « Là ? »

Demaitre : « Là. » etc.

XI

« Je... Je n'accuse pas, mais... Je n'accuse pas mais c'est vrai, souvent vous ne dites rien. Vous ne réagissez pas. Que faisiez-vous, quand je suis tombé, précipité de mes nuées ? Aucun signe de compassion. Rien. En fin de compte, vous traitez toujours vos sauveurs de la même manière. Vous les laissez crucifiés, jetés dans l'abîme, rampant à jamais sur la terre, ou le foie dévoré par les vautours... Seules les brutes trouvent grâce à vos yeux. C'est le goût du désastre qui vous plaît. Vous aimez vos dictateurs, vos tortionnaires, vos meurtriers. Ils vous fascinent ; vous leur trouvez... – quoi ? – des rages caressantes. Je voulais être bon pour vous. Vous m'avez abandonné. Pourtant j'étais bien, avant de vous connaître. J'étais vagissant, sous mon arche de pierre, et seul dans ma nuit, je me croyais un astre. Et puis, né encore, arraché à mon refuge, cloué contre la paroi du ciel, je me suis penché sur vous. Je vous ai aimé, je vous ai aidé. Vous n'avez même pas jeté de fleurs sur ma tombe. Pas une poignée de terre en hommage. Vous m'avez maudit. »

« Vous savez, finalement, je suis contente de ce que j'ai fait. Et vous voir comme ça, peureux et ingrats, d'une certaine façon, ça me fait du bien. Parce qu'au moins, ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait vraiment pour les autres. Ce que j'y ai gagné, moi ? Moi, recluse aujourd'hui, défaite, rejetée ? Ce que j'y ai gagné, c'est le triomphe de la révolte ! Vous voyez ? Toute révolte est une victoire. Brisée, bâillonnée, mutilée, moquée, d'accord, n'empêche : ma révolte vous a créés, mieux que les gènes ou l'évolution. Je suis votre créatrice, davantage que l'autre, là, avec ses trompettes et ses nuages moelleux. Vous vous détournez de moi ? Et alors ? Vous pouvez toujours fanfaronner en gueulant partout que vous êtes les maîtres de la terre ! Je vous observe et je souris. Vous me devez tout. Et vous me devez d'abord la colère qui, toujours, vous soulèvera. Ce que vous avez de meilleur en vous, c'est la colère, et ça, c'est à moi que vous le devez. »

XIV

Une femme, seule sur scène, sous la lumière d'une douche bleue.

*Je n'avais pas de pistolet, mais des envies de fin du monde
Je n'avais pas de guillotine, mais une soif pour mes petits
Je n'avais pas de bombardiers et pas de pièges pour les colombes
Je n'avais pas de sabre aux dents, pas de couteau, pas de fusil
J'ai juste voulu, un jour, juste voulu
Me défaire de tout
Me défaire de tout*

*On détruirait bien des bastilles, on referait souvent Paris,
Si on avait pour seule fortune, la terre des tombes que je rejoins,
J'ai pas voulu prendre les villes, et j'ai abandonné Paris
La fin du monde est pour les autres, moi je m'en vais seul(e) dans mon coin
J'ai juste voulu, un jour, juste voulu
Me défaire de tout
Me défaire de tout*

*Je vais là où le vent a planté mes racines,
grimper quelque rocher, troubler quelque ruisseau,
Regarder le soleil verser le vin du soir sur les collines,
Et repenser que j'y peux rien si les humains sont comme ils sont
J'ai juste cru, une fois, j'ai juste cru
Qu'on changerait tout
Qu'on changerait tout.*

XIII

« Dixième jour. Sous ma peau cassante, une vie s'organise. Muette et laborieuse. La vermine visite les chairs qui m'encombrent. Autour de moi, sous moi, dans mes cheveux : scolopendres, vers, puces, cafards, cloportes, poux, carabes et larves de mouches, collemboles et mites, arachnides et fourmis. En moi, déployés dans mes viscères : amibes, ténias et nématodes dévorent sans hâte, nettoient les scories de mes ingestions passées, la graisse épanchée de mes nourrices. Le fourmillement invisible me ronge jusqu'à l'épure. Sa faim a effacé la mienne. Sa lente sape me régénère. Les mandibules infimes me creusent jusqu'à l'âme. »

« Douzième jour. La mécanique des excrétiens et des mictions, le sel versé des pleurs, celui qui perle de la peau, tout cela, mon corps en est délivré. Vertèbres soudées, je suis animé de la vie des rochers. La science, la sagesse, les connaissances, le savoir, tout cela, perdu ou remisé dans le passé dont je suis détaché. Je m'éclaire à la pensée des pierres. Ô, m'épargner les pensées les idées, m'éviter la flexion du rêve, me délivrer du souvenir et de l'envie, me libérer des projets ! Ô ne plus réfléchir ! »

XVI

« Quinzième jour. Dans l'absence construite autour de moi, le temps arrêté me délivre de l'ennui. Je n'ai connu l'ennui qu'à l'époque de mes agissements, aux temps des certitudes et du commerce avec autrui. L'ennui naissait dans l'envie d'être plus tard, plus loin –en tout cas pas à cet endroit à cet instant– ou dans le désir informulé d'être un autre.

Je fus longtemps persuadé que l'ennui engendra Dieu. Dans la contemplation des pâturages, les premiers éleveurs eurent le temps d'imaginer une intelligence plus élevée que la leur, qui leur expliquait jusqu'à la nature de leur ennui. Ici, au coeur de ma thébaïde, je ne m'ennuie jamais. »

[« Trentième jour. Elles avaient d'étonnantes manières. Elles étaient des spirales déroulées dans le geste du vent. Des robes ajourées, imbibées de soleil. L'herbe scintillait, l'air attendri bénissait la peau de toutes les femmes. Elles avaient une beauté qu'on n'aurait su décrire. Nous songions aux caresses, nous rêvions aux ivresses adultes, aux drames impensables de nos futures joutes. Nous étions des enfants sans savoir, assis étourdis au spectacle des rondes majuscules.»]

(ce dernier texte a été supprimé dans la version roannaise)

XVII

D' est en peignoir, une serviette autour du cou, en train de boire un café. On lui jette un journal. Après un temps (il a l'éternité devant lui), il le ramasse, le parcourt, le repose. Bâille.

D' : « Faut pas que j'oublie... Faut que je me souviene... »

Une voix (ou un autre personnage qui surgit d'une façon originale) : « Que tu te souviennes de quoi ? »

D', pas surpris : « Ah. Salut, D. »

D : « Salut D' »

D' soucieux : « A quoi je pensais, déjà ? »

D : « Tu disais : *Faut pas que j'oublie, faut que je me souviene...* »

D' : « Ah oui. J'essaye de ne pas oublier pourquoi je suis là. »

D : « A ton avis ? »

D' : « Je suis ici parce que j'ai été puni. Injustement. »

D : « Injustement, voyez-vous ça. »

D' : « Puni injustement. J'étais un astre, un sommet de beauté et de bonté. Voyez ce que vous avez fait de moi ! Je ne méritais pas ça. J'ai juste voulu être gentil, moi. »

D : « Personne ne te demandait rien. Ce n'était pas ton travail. Il s'agit d'une faute professionnelle. »

D' : « Cher payée. »

D : « J'aurais pu te virer ; je t'ai donné un nouveau travail. Tu t'occupes de tes semblables, maintenant. Il me semble que tu n'es pas à plaindre. »

D' : « Vous êtes bon, D. »

D : « Oui. » (D' soupire et lève les yeux au ciel)

D' : « C'était ironique. »

D : « Ah. »

D' : « Bon, ça ne fait rien. Vous vouliez autre chose ? »

D : « De toute façon, que voulais-tu que je fasse de toi ? »

D' : « Et bien, je... »

D : « Tu vois ? »

D' : « Attendez, je ne sais pas, mais il y avait sûrement plein d'autres boulots... »

D : « Taratata. C'est très bien comme ça. Je ne me trompe jamais. »

D' : « Des fois, je... Je voudrais... »

D : « Oui ? »

D' : « Non, rien. »

D : « Bon. Je vais te laisser. Je crois que tu as du travail. »

(En effet, quelqu'un arrive.)

D' : « Entrez, entrez, n'ayez pas peur »

Quelqu'un entre, hésite.

D' : « Ça va ? »

Q n'ose rien dire.

D' : « Un problème ? Vous avez l'air surpris. »

Q : « Je ne m'attendais pas à ça. »

D' : « A ça ?... »

Q : « Ben... Où elles sont les flammes, les fourches, les cris, tout ça ?... »

D' : « Ah. Non, non. Ça, c'est ce que les gens imaginent. Enfin, ce qu'on leur dit de croire, plutôt. C'est de la propagande. »

Q : « Je préfère. Je suis bien soulagé. »

D' : « Vous croyez. Vous verrez bien. Bon ben, allez-y, c'est par là. »

Q : « Vous ne me demandez rien ? »

D' : « Pourquoi faire ? Vous demandez quoi ? »

Q : « Ce que j'ai fait, pourquoi je suis là, si j'ai mérité d'être là. »

D' : « Pas la peine. Je sais. Je vous connais, tous. C'est toujours pareil. Des tas de raisons, des tas d'arguments, des circonstances... Au bout du compte, les uns ou les autres, vous n'avez simplement pas eu de chance. »

Q : « Ah ben, je suis content que vous le preniez comme ça. »

D' : « Mais oui, mais oui. Vous croyez quoi ? Je ne vais pas vous sauter dessus, là, avec des griffes et des cornes, des flammes qui me sortent par les trous de nez. J'ai passé l'âge. »

Q : « Bien bien. Merci. Bon ben... Tranquille alors. » (il esquisse un pas)

D' : « Je vois pas pourquoi ce ne serait pas tranquille, chez moi. Je ne martyrise personne, je n'ai pas le culte de la douleur, moi. »

Q : « En tout cas, vraiment, je suis soulagé. J'y vais, alors ? »

D' : « Allez-y, oui. Bon courage. »

Q (s'arrête) : « Ah. Courage ? Pourquoi, courage ? Il y a des choses affreuses qui m'attendent ? »

D' : « Une seule chose : l'ennui. Un ennui formidable, immense, incommensurable. Une horreur. Les meilleurs craquent. C'est pourquoi je vous dis *Bon courage*. Mais de toutes façons, c'est inutile. Courage ou pas, il faut y aller. (il lui fait signe d'avancer, Q hésite. D' lui passe son journal) Tenez, un peu de distraction. Vous pourrez le relire autant de fois que vous voudrez. Je vous conseille de remplir la grille de mots croisés et les Sudokus mentalement, pour que ça prenne plus de temps. »

Q prend le journal : « Merci. Vous êtes gentil. On ne vous voit pas aussi gentil, d'où je viens. »

D' : « Je sais. C'est le drame de ma vie. Allez, bon séjour. Dites-vous que vous allez pouvoir apprendre tout ce que vous n'avez pas eu le temps d'étudier de votre vivant. J'ai un client qui a traduit les chansons de Chantal Goya en sanscrit. Trois ans pour apprendre la langue, et encore deux pour traduire. Mais cinq ans, par rapport à l'éternité... »

Q : « Je comprends. Je vais y réfléchir. Le piano ? »

D' : « Oui, il y a des pianos, on est encombré de pianos. C'est la première chose que les nouveaux veulent faire, apprendre le piano. J'ai des joueurs d'échec aussi. Et des types qui entament des puzzles monstrueux. Enfin, toutes les activités un tantinet difficiles. Celles qui donnent l'impression que le temps passe plus vite. Mais quoi que vous fassiez, il reste toujours autant d'éternité à consommer. Voilà ce qui est terrible. Même le sommeil ne raccourcit pas le temps. »

Q : « Et là-haut ? Je veux dire : les autres, ils ne s'ennuient pas, eux ? »

D' éclate de rire : « Vous savez quoi ? Je n'en sais rien ! Impossible d'obtenir la moindre info là-dessus. Top secret ! Mais je devine... Pour éviter l'ennui de l'éternité, je ne vois qu'une solution. Je crois que D les anéantit. »

Q : « Il les... anéantit ? »

D' : « Je crois qu'il les disperse, corps et âme, jusqu'à l'atome, qu'il ne reste rien d'eux. Qu'un vide. Le néant. Mieux que la mort : l'absence. C'est un peu métaphysique. IL aime bien les concepts un peu métaphysiques. Enfin, voilà, c'est mon idée, mais je n'ai jamais pu vérifier. »

Q : « Vous savez, je crois que je préfère passer l'éternité ici que de disparaître comme vous dites. »

D' : « C'est un point de vue. »

Q se retire. D' l'observe s'éloigner.

D' : « Je rêve parfois qu'IL m'atomise. Je suis évaporé. Rien qu'un scintillement de particules dispersé dans l'univers. Une théorie de quarks nomades, baladés sans chemin, une poussière qui frôle les astres. Je revois... » (il se reprend) « Suivant ! »

Et puis : « Qu'est-ce que je... Oui, je devais... Il faut que je me souviene de. De quelque chose. Il faut que je me souviene. Il faut que je me souviene. Il faut absolument que je me souviene... »

XIX

Lui : « Tu ne m'écoutes pas. »

Elle : « Tu es trop loin. »

Lui : « Ici ? Je suis trop loin ? »

Elle : « Je n'ai pas dit que je ne t'entendais pas, mais c'est vrai, je ne t'écoute pas. Tu es trop loin de moi. Tu ne m'as pas écoutée non plus, toi. Et depuis toujours. »

Lui : « Je t'aime. »

Elle : « Il suffit de dire : « Je t'aime », et on est amoureux ; il suffit de dire : « c'est fini », et on n'éprouve plus rien pour l'autre. »

Lui : « Comment peux-tu dire ça ? »

Elle : « Les mots parlent à ta place. Ils disent ce que tu veux ressentir, mieux que toi. Ils sont plus forts que tes sentiments vrais. »

Lui : « Non, je t'aime sincèrement. Tu entends ? Je t'aime. »

Elle : « Il suffit de dire : « je te pardonne », et on offre la paix. Il suffit de dire. Je frémis davantage quand je dis que j'ai froid. J'aime plus fort quand je crie je t'aime. Je pleure quand je pense : « c'est triste ». Sinon, si je me tais, si je n'éveille pas le monde avec des mots, le monde ne vient pas à moi. Il reste dehors. Et je ne ressens rien. S'il n'y avait pas de mots, peut-être. Peut-être que je vivrais. Peut-être que je sentirais le monde, sans leur aide. »

« Dernier jour. On perd à cause des mots, qui nous donnent l'illusion de gagner. Il y en a trop. Je jetterais l'ensemble à la mer. Ils sont nés des guerres et des bouffonneries, des inventions, des complaisances et des politesses, trop de mots. Soumis aux règnes et aux tromperies, facteurs de joies fausses et de méchants tapages, concrets, additionnés, abandonnés, repris, inventés, dépecés,

trop de mots. J'en jetterais tant à la mer, aux abysses muettes qui ne les reconnaîtraient pas. J'en jetterais tant. Je jetterais tout. Ne garderais que *vivre*, que *mourir*, et en finirais là. »

Fin.

Distribution finale pour la création à Roanne, le 25 avril 2009 :

Marc Bonnetin

(Lucifer dans l'abîme, Thyeste, babouin alcoolique, D')

François Podetti

(Déménageur, l'enfant)

Patrick Chevreton

(Lucifer égaré, M. Loyal, Samy)

Tatiana Cocirta

(Elle 1, Mère de l'enfant, l'agonisante, Q)

Nicolas Fayard

(Lui 1, Atrée)

Sandrine Lavenir

(Lucifer en surface, babouin alcoolique)

Virginie Noël

(Elle 2, jongleuse, chanteuse)

Brigitte Poyet-Zanetto

(Elle, Aéropé)

Renaud Vernière

(Lui 2, Nicole Rieu, Nixtman)

Nathalie Vincent

(Carmilla Koala, D)

Jean-Michel Voirin

(Lui 3, Adam Nemo, Demaître)

Projections, photos, affiche : **Marc Bonnetin**

Musique, ambiance sonore : **Jérôme Bodon-Clair**
(également voix off, chanson « Ton petit paradis »)

Lumière : **Dominique Dupin**

Studio : **Benoît Bel**

Voix off, chanson « Me défaire de tout » :
Amandine Correa

Mise en scène : **François Podetti**

Textes : **Christian Chavassieux**